

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 7

Artikel: Fin du chapitre premier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Vaudois à travers les âges

Des temps préhistoriques à l'époque contemporaine

par Pierre de Clarmont (sur Morges)

FIN DU CHAPITRE PREMIER

Au début de ce chapitre, nous avons esquissé la vie du clan chez l'Homo pompaplapsis, à l'époque glaciaire. Il ne faudrait pas déduire de ce bref aperçu que nos lointains devanciers n'avaient d'autres soucis que de courater le gibier par les bois, avec des piques en pierre taillée. Il fallait bien les fabriquer, ces piques, ces haches et tout ce commerce en silex ! Et pour les fabriquer, il fallait la matière première. Le silex, ça ne se trouve pas à tout bout de champ. Et d'abord, comment diantre ces êtres simples savaient-ils que c'était du silex ? Voilà une question que nos savants ont laissée sans réponse, comme d'ailleurs celle de l'invention du feu. Il faut croire que pour n'avoir jamais été à l'école, nos ancêtres paléolithiques n'étaient pas tellement taborgniauds.

Ayant trouvé les fameux cailloux, il s'agissait de les diviser délicatement, à petits coups, sans les épécler. Après le dégrossissage venait le façonnage, selon une technique dont nous avons perdu le secret. Une pointe de flèche bien figolée devait représenter de rudes transpirées, et parions que nos plus fins cantonniers casseurs de cailloux ne seraient plus foutus d'en faire autant.

Déjà, cette humanité primitive témoignait de préoccupations et de dons artistiques. A côté des armuriers, il y avait des décorateurs chargés de graver les parois des cavernes, et ma foi, ils s'y entendaient rudement bien, surtout à reproduire les animaux. Là, c'est un verrat de sanglier qui fourgatze dans le terrain, ici c'est une bisonne en chaleur qui fait ses plaints, que c'est émouvant de vérité.

Les femmes, pendant toute la sainte journée, avaient de quoi s'employer. Il fallait récolter les petits fruits, les herbes pour les tisanes, aller puiser l'eau, rapporter le bois mort, retaconner les chausses et les broussetouts des hommes, coudre des pantets pour les trousseaux des filles. Et tous ces habits et ces lingeres se faisaient en peaux de bêtes, en tirant parfois à deux mains sur l'aiguille en os, pour faire

passer le fil en boyau retordu ! Ces dames travaillaient en général à croupeton, du moins sommes-nous arrivés à cette conclusion par la méthode conjecturale.

De temps en temps, on en voyait deux se lever pour forcer une aiguillée à travers une épaisseur, comme font aujourd'hui nos militaires pour passer un treillis neuf, avec le cordeau, dans le canon du fusil... Le tendon obéissait ou bien il pétait tout sec, et c'était alors la double cupesse ! Vous voyez qu'il fallait bien de la patience, de la poigne et du cœur à l'ouvrage pour confectionner la moindre pièce d'habillement.



Les jeunes filles qui n'étaient pas encore en âge de fréquenter, aidaient les mamas — probablement de meilleure grâce qu'elles ne le font aujourd'hui — et dans leurs rares moments de loisirs, elles se faisaient des colliers et des bracelets avec des dents d'animaux sauvages intercalées de petits cailloux de couleur.

On ne sait rien de précis quant à la langue de l'époque, on n'a rien retrouvé d'écrit. Mais il est à présumer que les barjaques et les batoilles allaient bon train pendant les réunions de couture.

Comme ses contemporains d'Europe, l'*Homo pompaplensis* avait le culte des morts et croyait vraisemblablement à une survie dans l'Au-delà. Les défunts étaient enterrés bien proprement, avec leurs armes, leurs outils, des provisions de bouche pour le grand voyage, et ils étaient recouverts d'ocre rouge, puis de grosses pierres pour empêcher les renards, les loups et les ours de venir rebouiller dans la sépulture. Mais il va sans dire qu'avant de se résigner, on avait tout fait pour les empêcher de mourir. Chaque clan avait son mèdeze, ou son magnin, comme vous voudrez, qui assumait à la fois les fonctions de médecin et de pasteur, et qui administrait les remèdes tout en disant les prières. Mais tisanes et versets étaient souvent impuissants. On employait alors les grands moyens, notamment la chirurgie.

C'était le cas pour les blessures à la tête ou les migraines chroniques qui résultaient souvent d'une agnafe reçue dans une battue à la grosse bête. Me direz-vous menteur si je vous affirme que les sorciers de l'âge glaciaire connaissaient et pratiquaient la trépanation avec presque autant de succès que nos grands maîtres du scalpel ?

Ils avaient pourtant à disposition qu'une simple mailloche et un burin de silex.

Pas d'antiseptiques ! Encore moins d'anesthésiques ! Pour endormir le client, on l'attachait sur une espèce de trabetzet, et pan ! sur la tête à Jean, d'un coup de massue appliqué au bon endroit et dosé juste ce qu'il fallait, on vous l'étourdisait pour un temps. On se dépêchait d'opérer pendant qu'il restait étoumi, et bien des fois le gaillard était sauvé. On en a la preuve matérielle sur des crânes de l'époque qui portent la cicatrice de cette délicate opération, parfaitement recalcifiée.

Quant à savoir comment les rescapés se conduisaient dans la vie, par la suite, il ne faut pas nous le demander. Peut-être bien qu'ils restaient un peu roïllés ou qu'ils voyaient les belettes de temps en temps.

Les maladies proprement dites ne devaient pas être nombreuses, et nous inclinons à penser qu'il n'y avait que les vieux pour aimer à se pottinguer, avec des mixtions de leur composition.

On se demande parfois comment les chasseurs du paléolithique arrivaient à approcher le gibier d'assez près pour l'ajuster et lui faire son affaire. La plupart du temps, ces bêtes étaient du tout vif, du tout leste. Elles vous fichaient le camp à la première alerte.

Bon ! Pour leur donner confiance, nos malins gaillards se déguisaient. Allait-on



après le renne, on s'enfilait dans une dépouille de renne et on s'approchait du troupeau en branlant de la barbe et des cornes avec un petit air engageant. Les bedoumes regardaient venir sans penser à mal et n'avaient pas le temps de se méfier que déjà le faux renne, fin tireur, avait décoché une flèche mortelle. On faisait de même à l'égard des bisons, aurochs et chevaux sauvages, mais il fallait se mettre à

deux ou trois sous une peau pour reconstituer à peu près le volume. A moins de simuler un modzon cherchant sa mère...

Ainsi vécurent les premiers Vaudois, en se perfectionnant petit à petit, très lentement, pendant des siècles et des millénaires, pour entrer sans grand bruit dans l'âge de la pierre polie que nous abordons dans un prochain chapitre.

(A suivre.)

L'accent vaudois

« Faut-il lutter contre les accents locaux ? » Telle est la question débattue en haut lieu et posée aux pédagogues du canton à l'occasion d'une conférence annuelle. Une bonne paysanne, Vaudoise 100 %, s'est chargée d'y répondre sans y être invitée. Et, comme elle me paraissait bien emmodée, je lui ai laissé la parole :

« L'accent vaudois, il a sa saveur et son charme. Les maîtres auront beau faire, ils n'empêcheront jamais les gamins de la Côte de fourrer des y partout ni personne de dire « Bonjoû » et « dimainche ».

Si nos enfants, quand ils sortent des écoles, parlent comme les acteurs du Théâtre de Lausanne, les vieilles gens de chez nous, ceux qui lisent le Conteû, déclareront la guerre aux maîtres primaires.

Lutter contre les accents locaux ? Pour qui est-ce qu'on nous prend, je vous demande un peu ? Est-ce qu'on lutte contre les traditions, la race, les habitudes ancrées ? L'accent, mais ça fait partie du terroir, c'est attendrissant comme une chanson de Dalcroze et il faut l'aller entendre loin du pays pour savoir tout ce qu'il représente...

Nos jeunes gens et nos jeunes filles, qui s'en vont faire des études par Lausanne ou qui partent pour aller manger un peu de vache enragée, essayent de raffiner au bout d'un pair de mois. Mais ça ne prend pas et, surtout, ça ne tient pas. L'accent a la vie dure. On peut le perdre et le retrouver. L'école a assez à faire comme ça. Qu'elle apprenne à nos gamins à écrire, à lire et à compter, et surtout à être polis et obéissants, mais, de grâce, qu'elle leur permette de rester Vaudois ! »

M. Matter.



Place Saint François

HOTEL - BRASSERIE RESTAURANT - BAR

Vaudois,

*ici l'on compte avec ses hôtes,
leurs désirs sont les nôtres !*

NOUVELLE DIRECTION